

L'intellectuel Jacques Lemarchand durant l'Occupation

# La Quinzaine

## littéraire

### La création raffinée de Bernard Moninot

Dessinateur subtil et inventif, Bernard Moninot (né en 1949) propose des recherches variées du dessin (qui se situerait peu à peu « hors du papier », hors de la toile).

GILBERT LASCAULT

JEAN-CHRISTOPHE BAILLY  
BERNARD MONINOT

André Dimanche, 320 p., nb. ill. coul., 55 €

Lorsque Jean-Christophe Bailly décrit l'atelier de Bernard Moninot, il évoque les lignes, les tensions, les poids, les contrepoids, les équilibres, les ombres portées, les filtres, les loupes, les miroirs, les ondes, les volumes concaves et convexes, les reflets, les jeux de la lumière et de l'obscurité, les déformations, les anamorphoses, les échos, des graphies différentes.

À la manière de Marcel Duchamp, à la manière de Markus Raetz, Bernard Moninot multiplie, dans ses cahiers, des lignes, des spires, des gouttes, des traces, des ondes, des cercles, des anneaux, des aires d'incertitude, des brouillements, des effets de moirure, des surfaces flottantes. Dans ces cahiers, il y aurait un catalogue de virtualités non encore exploitées, qui seront peut-être utilisées ou ne le seront pas. Par des figures géométriques, la pensée rôde et se déplace ; elle est vive et imaginative.

En une quarantaine d'années, Bernard Moninot choisit des matériaux hétéroclites et mêlés. Étant donné : le verre (surtout), le plexiglas, le plomb, le mastic, le bois, l'encre, le graphite, le papier (quand même, parfois), le blanc d'Espagne, la peinture acrylique, les cendres, les pigments (par exemple de cobalt et de cadmium), diverses poussières (par exemple de cuivre), toutes sortes de poudres, des limailles, l'aluminium, l'acier, le laiton, des cordes de piano, des rondelles de feutre, des miroirs, le bois, des câbles, une toile de nylon, un fil de coton, la soie, le noir de fumée (très important de 2009 à 2012), un cordeau enduit de pigment bleu, le vernis, le néon, les résines, bien d'autres.

Dans le texte complexe, précis et poétique de Jean-Christophe Bailly, tu découvres l'atelier (un matin), le vent (un souvenir), l'écoute (une pensée), les vitrines (un seuil), les serres (une maison), les chambres noires (un puits), l'invention du dessin décoché (une joie), l'observatoire indien (une amplification), l'atelier II (le ciel), les ondes (une rumeur), le studiolo (une pesée), le fil d'alerte (un écho), les dessins sur soie et la réserve inaccessible (une suite), le vent II (un film).

À divers moments, les recherches savantes, minutieuses, intuitives de Bernard Moninot surprennent. Elles provoquent. Par exemple, de 1975 à 1979, les Serres sont des espaces, des prismes, un quartz ; les serres seraient des maisons, des cabanes d'intensité ; quelques feuilles se devinent à travers les parois vitrées ; l'eau et la buée transforment la transparence des vitres et suggèrent des gouttelettes, des coulures ; ou bien, le blanc d'Espagne recouvre, en partie, le verre qui met à distance l'espace du lieu ; la structure du volume est une ossature ; une serre est un piège à lumière, un piège à regard.

Ou bien, les Chambres noires (1977-1980)

sont des dessins à l'encre de Chine. Tu t'enfonces dans la nuit. Tu découvres alors un laboratoire de la photographie, un cône de lumière, un ventilateur, un négatif suspendu (un peu torsadé, faiblement éclairé par le haut).

Ou encore, de 1991 à 2005, pour le Studiolo (et d'autres œuvres), Bernard Moninot invente et fabrique des instruments imaginaires, des pseudo-instruments, des cônes, des sabliers, des cylindres à facettes, des objets énigmatiques, des anneaux, des coupelles, des loupes, les métamorphoses d'une balance, d'un pèse-lettre, d'une lampe, des éprouvettes, des cuillères, d'un diapason, etc. Il construit, par exemple, un Instrument gravitaire (1994), constitué par l'acier, le verre, le plexiglas ; il constituerait une étrange pesée du visible. Moninot a regardé régulièrement les figures de la Dioptrique de Descartes (1637). Et, dans le Studiolo, les ombres des instruments sont anamorphosées.

Ou aussi, Bernard Moninot crée des Objets de silence (2008). Des vases de verre « contiennent (dit-il) des sonogrammes imprégnés de sable

blanc donnant l'aspect du givre à ces formes du son ». Ces Objets de silence sont probablement des hommages au musicien John Cage. En 2010, une œuvre s'intitule Silent Listen. Cette installation permet d'écouter le silence. Silent Listen est une anagramme.

Ou encore, des dessins (2003-2005) sont titrés par une phrase de Michel Butor : *Le jour parfois je m'identifie à la pluie, la nuit je flaire les issues*. Tu entrevois une barque, un sablier, une lampe, des tiges de verre, un diapason, des icebergs incertains. Moninot dit : « je m'intéresse aux états critiques de la matière, à l'instant où l'eau devient glace, ou bien hésite entre vapeur et pluie. Le dessin décrit les états critiques de la pensée ».

Ou aussi, il invente des « instruments de capture » pour enregistrer les dessins du vent qui s'intitulent *La Mémoire du vent* (1999-2012). Ces dessins sont tracés par les mouvements de l'air, collectés en France, Inde, Maroc, Mexique, Iran, Suisse. L'appareil est une « fine aiguille de verre, collée à l'extrémité d'une branche (ou d'une herbe) qui oscille dans le vent et grave en quelques secondes un dessin unique sur la pellicule de carbone ». Une boîte est enduite de noir de fumée. Ce sont des calligraphies du vent inconstant. Une plante et une aiguille de verre forment un outil graphique. Alors, Bernard Moninot collabore avec la Nature. L'artiste et le vent signent. Le vent paraphe. |



BERNARD  
MONINOT  
PAR  
SARAH MOON

# Ateliers à ciel ouvert

À ciel ouvert, c'est le titre d'une série d'œuvres de Bernard Moninot. La formule vaudrait pour définir son parcours artistique. Et aussi celui de Penone. Jean-Christophe Bailly écrit dans la monographie, d'envergure, qui vient de paraître : « Monde, devenir ; atelier – ici les mots se fondent les uns dans les autres et la natura naturans, activant sans cesse en elle la formation des formes, constitue la métaphore de tout atelier possible, celui, autrefois, de l'imitation ou celui, aujourd'hui, de pratiques comme celles de Moninot, ou, par exemple, de Penone. Et du coup les choses se renversent : le vent peut devenir un pinceau et l'artiste celui qui s'interroge entre cet autre pencil of nature, et notre propre regard. »

GEORGES RAILLARD

## JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

BERNARD MONINOT

André Dimanche, 320 p., nb. ill. coul., 55 €

## LAURENT BUSINE (dir.)

GIUSEPPE PENONE

Actes Sud, 410 p., nb. ill. coul., 69,95 €

Entre les œuvres de Moninot et celles de Penone, pour un regard hâtif, peu de ressemblance (sauf celle-ci : ils ont le même âge, Penone est né en 1947, Moninot en 1949). Mais allons plus loin que l'aspect. Soyons attentifs aux prospects. Bailly rappelle la fécondité de la distinction proposée par Poussin. L'aspect concerne la rencontre visuelle avec l'objet. Le prospect est connaissance. Il repose ici sur la mise en valeur de la tension formatrice. Le structif, néologisme utilisé par Moninot, est un concept qui s'applique à « son exploration de la transparence de l'espace ».

Moninot manie le verre. Si le souvenir de Duchamp, *Le Grand Verre*, n'est pas absent de l'œuvre de Moninot, elle a en propre ses lieux, ses figures, ses thèmes – la vitrine, la serre, le cercle, l'ombre, le reflet...

En face de *Table et instruments* l'artiste écrit : « Les éléments de cette œuvre ont été élaborés pendant dix ans. J'ai d'abord dessiné certains détails d'objets familiers, puis je les ai fabriqués à partir de ces dessins en trois dimensions avec des matériaux divers ; j'ai ensuite disposé ces modèles sur le bord de la fenêtre de l'atelier pour enregistrer l'étirement de leur ombre ; enfin j'ai construit de nouveaux objets anamorphosés à partir de ces ombres. L'opération répétée plusieurs fois transforme l'aspect des choses en objet de pensée. Ils deviennent alors des formes du temps. »

Ces objets de pensée, nous les regardons dans la vue de leur créateur et dans celle de l'écrivain qui les regarde. On lit et relit le texte de Jean-Christophe Bailly, observateur sagace. Ainsi, à propos de *Constellation* : un panneau composé de 91 dessins en couleurs, dans un petit format et tous différents. Ils composent une musique, « un effet de percussion là où l'effet des couleurs, en peinture, envoie tout l'orchestre (cordes et cuivres en tête) (...). L'autre prospect de *Constellation*, et il est directement céleste,



GIUSEPPE PENONE, *CONTINUERA A CRESCERE TRANNE CHE IN QUEL PUNTO*

directement rapportable à ce que son titre indique (...), c'est sa disposition, sa performance spatiale ».

Giuseppe Penone commente aussi son œuvre. En tête de ses écrits, réunis sous le titre *Respirer l'ombre*, il nous avertit : « Le besoin d'élaborer, de comprendre l'image que je fais, m'incite à noter des pensées qui n'ont de valeur qu'à côté de mon travail. Le sens de mes écrits est incomplet si on ne les lit pas en pensant à mes œuvres » (École nationale supérieure des beaux-arts, édition 2000).

Le travail de Penone, on a pu le rencontrer d'une façon ou d'une autre. Présence réelle au jardin des Tuileries où parmi des arbrisseaux gît à terre un grand arbre. Il est de bronze et ses racines se terminent en voyelles. L'autre façon de voir Penone, c'est par un truchement, par exemple celui de Georges Didi-Huberman, dans *Être crâne, lieu, contact, pensée, sculpture* (Minuit, 2001). Le livre est composé de neuf cha-

pitres courts : « Être fleuve », « Être fossile »... : le verbe être de Penone.

*Être boîte*, la boîte crânienne : « Quand la pensée se retourne sur son propre lieu, elle ouvre au risque d'y perdre la tête ». C'est le premier chapitre. Voici le résumé du dernier, « Être lieu » : « Lieu pour se perdre, lieu pour réfuter l'espace et le mettre sens dessus dessous. L'empreinte renverse et développe. Quand ce qui nous habite nous incorpore ».

Moninot a le verre pour matériau (le mot convient-il ?). Penone, pour matériau et matière, le bois. Il y lit le temps qui est inscrit et peut s'y inscrire lui-même par une main qui s'encastre. *Natura naturans* et *sculptura sculptens* vont ensemble. La sculpture va comme la nature. Elle a son pas, sa temporalité, comme la montagne est grosse du sable pour celui qui saurait prendre son temps. Cette monographie sur quarante années de travail de cet artiste célèbre est une somme. |